Document généré le 15 mai 2024 08:19

Études littéraires africaines

JOUANNY Robert, NIKIFOROVA Irina et PROJOGHINA Svetlana (sous la direction de), *Regards russes sur les littératures francophones*, L'Harmattan, 1997

Saâ Leno

Numéro 3, 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1042415ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1042415ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Leno, S. (1997). Compte rendu de [JOUANNY Robert, NIKIFOROVA Irina et PROJOGHINA Svetlana (sous la direction de), *Regards russes sur les littératures francophones*, L'Harmattan, 1997]. *Études littéraires africaines*, (3), 53–55. https://doi.org/10.7202/1042415ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

deux restrictions méthodologiques qu'implique la perspective greimassienne, à savoir l'homogénéité du corpus d'étude qui ne doit comprendre qu'une seule œuvre et la mise à l'écart de l'analyse stylistique qui supposerait celle de l'expression, G. Sawadogo pallie la première par la prise en compte du phénomène de l'intertextualité, celle-ci mettant en jeux entre autres les deux autres poèmes de Guégané. Quant à l'analyse stylistique elle est différée. Elle pourrait se faire dans un autre cadre. Cependant, mises à part ces restrictions, la sémiotique de ce chercheur européen a-t-elle des limites descriptibles dans l'utilisation qu'on peut en faire pour interpréter des textes poétiques non européens? Pour l'instant, on pourrait dire, en lisant la thèse de ce jeune critique littéraire burkinabè, que même des poèmes africains dans lesquels les phénomènes de brouillage de la communication sont dominants, ne sont pas rebelles à la méthode d'analyse greimassienne.

■ Pascal SOMÉ

■ JOUANNY ROBERT, NIKIFOROVA IRINA ET PROJOGHINA SVETLANA (SOUS LA DIRECTION DE), *REGARDS RUSSES SUR LES LITTÉRATURES FRANCOPHONES*, L'HARMATTAN, 1997

Les articles réunis ici ont été écrits par une équipe de chercheurs de l'Académie des Sciences de Russie à Moscou et des professeurs de français et de littératures étrangères de l'Université de Simféropol en Crimée.

Ce livre s'articule sur deux parties de longueur inégale : la première partie, la plus grande, est axée sur la littérature africaine (Maghreb et Afrique noire) ; la deuxième partie porte sur les littératures francophones belge, libanaise et indienne. Nous nous restreindrons aux contributions consacrées à l'Afrique noire.

Irina Nikiforova (Moscou) et Vladimir Koptélov (Simféropol) ont analysé la prose africaine. Nikiforova, dans son article sur "la naissance et les métamorphoses du roman dans les littératures africaines d'expression française", montre que l'apparition du roman dans ces littératures a été stimulée par l'existence en Afrique occidentale au XXe siècle, de deux forces sociales différentes, de valeurs diamétralement opposées : la tradition et le modernisme. Moyen par lequel chaque écrivain donne son point de vue sur la vie sociale de son époque, le roman est un instrument d'analyse des faits sociaux : il est donc toujours engagé, même s'il ne traite pas de problèmes politiques.

Vladimir Koptélov, lui, s'intéresse aux "Lumières dans la littérature francophone", précisément dans le roman. Il fait remarquer que les romanciers Bakary Diallo, Sembène Ousmane, Williams Sassine, Mamadou Galoga et autres se sont inspirés des philosophes du XVIIIe siècle français. L'apparition du phénomène de la propagation des lumières

en Afrique est dû à la lutte pour la démocratisation de la vie sociale et la volonté d'émanciper les couches déshéritées. Du début de la propagation des lumières en 1920-30 jusqu'aux années 80, les thèmes suivants ont été développés : affirmation de l'identité culturelle, propagande médicale, critique des vices sociaux et de la vie moderne et autres.

La prose africaine a aussi attiré l'attention de Galina Gavricheva (Simféropol) et Natalia Poutilina (de la même université). Gavricheva porte ses réflexions sur "La prose béninoise d'expression française des débuts à l'indépendance". Tout en faisant remarquer que les débuts de la littérature béninoise ont été préparés par le journalisme, elle considère que l'écrivain Couchoro en est le fondateur, après la publication de son roman *L'esclave* en 1929. Après lui viennent les écrivains Maximilien Quénum et Paul Hazoumé, deux autres précurseurs de ladite littérature.

Selon Gavricheva, les premiers romans béninois représentent un fait important dans le processus de la naissance et du développement de la littérature d'expression française en Afrique noire.

Natalia Poutilina a, quant à elle, consacré son article à "La genèse et l'évolution de la prose francophone au Zaïre". L'auteur établit un lien entre les premiers textes journalistiques et la véritable naissance de la littérature zaïroise véhiculée selon les canons littéraires européens, mais s'inspirant du folklore local.

N'ayant pas de précédents parmi les genres traditionnels, le roman devient le moyen d'expression de l'identité zaïroise et se présente comme la synthèse de la tradition et des littératures européennes. A partir de 1970-80 émergent deux courants : didactique et critique sociale. Les auteurs illustratifs sont Ngandu Nkashama, Mudimbé, K. A. Ten. Leurs thèmes s'articulent sur la dénonciation des vices de la société et celle des dirigeants. Bien qu'elle ait emprunté certains éléments à la littérature européenne, la spécificité de la littérature zaïroise provient du type de colonisation, des politiques linguistique et éducative et de l'influence de la religion chrétienne.

Youri Denissov (Simféropol) réfléchit sur "Les motifs civiques dans la littérature africaine de langue française" et fait remarquer que dès sa naissance, la littérature des pays africains a joué un rôle important dans l'éveil de la conscience nationale des peuples. Déjà, les premières œuvres des années 30 affirmaient l'originalité et la dignité africaines. De 1950 à 1960, la littérature africaine s'engage dans la lutte anticolonialiste et, avec les indépendances, la lutte contre les survivances du passé, la dénonciation de la jeune bourgeoisie et les nouveaux dirigeants, l'Union soviétique, la condition de la femme, deviennent les thèmes d'actualité. Cette littérature s'est profondément inspirée de la littérature française.

Dans le domaine poétique, Nina Liakhovskaïa a réfléchi sur la poésie africaine à travers Senghor et Bélinga, héritiers et interprètes des littératures orales africaines, mais aussi artistes novateurs, ayant assuré la synthèse avec l'expérience de la poésie européenne.

Les poèmes de Senghor relèvent d'un genre particulier, métis, fait de l'association d'éléments traditionnels et de poésie romantique conjugués par le talent lyrique en un tout original. Ses thèmes de préférence sont l'amour de l'Afrique, l'amour de la femme noire et les traditions.

Quand à Bélinga, son originalité réside dans son rapport aux masques qu'il considère en artiste et en scientifique. Sa poésie est éminemment optimiste : il perçoit la pulsation de l'univers comme le rythme cosmique de la tendresse et de l'amour humains. L'objet de sa poésie est la conscience humaine, les essors et les chutes de la raison. Ses thèmes réguliers sont le patriotisme et l'amour.

■ Saâ LENO
Université de Conakry
et de Cergy-Pontoise

■ MONENEMBO TIERNO, *CINÉMA*, SEUIL, PARIS, 1996

Avec son sixième roman, *Cinéma*, Tierno Monenembo semble aborder une nouvelle phase de son parcours de créateur. Si on retrouve ici certaines caractéristiques déjà sensibles dans les œuvres précédentes, on découvre aussi une tonalité nouvelle, plus optimiste, comme si certaines angoisses profondes qui agitaient l'ensemble de l'œuvre jusque-là avaient trouvé, sinon un remède, du moins peut-être un certain répit.

On reconnaît dans *Cinéma* la maîtrise des structures narratives et temporelles que l'auteur a progressivement développée et affinée, depuis son premier roman, *Les crapauds-brousse*. Le récit, mené par un jeune garçon, Binguel, fait alterner, en une composition savamment dosée, un récit premier conduit au présent, et dont la durée n'excède pas une journée, et de vastes analepses, qui permettent non seulement d'éclairer le présent, mais aussi d'élargir la perspective narrative : c'est en effet à travers cet ample mouvement rétrospectif que l'histoire individuelle cède en partie la place à l'histoire collective. L'enfance de Binguel, qui nous est ainsi racontée de façon discontinue, s'inscrit dans une période historique : la fin de la colonisation, et l'Indépendance de la Guinée.

La narration relève en fait de ce qu'on pourrait appeler une écriture du "puzzle". Le "code herméneutique", pour reprendre la terminologie de R. Barthes[1], se trouve ici surexploité, ce qui confère au récit une dynamique à la fois subtile et puissante. D'une part, le récit premier, dramatisé par la dilatation temporelle qui le caractérise, se construit tout entier autour d'une énigme et d'un fort suspens : le narrateur ne cesse de faire allusion

1 . R. Barthes, S/Z, Seuil, Paris, 1970. Il définit ainsi le "code herméneutique" : "les différents éléments au gré desquels une énigme se centre, se pose, se formule, puis se retarde et enfin se dévoile" (p. 26)